

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

23



Le premier article de notre revue est, cette fois-ci, consacré à la mémoire. Mais, en réalité, tous les articles sont des éléments de cette mémoire plurielle qui nous habite. Un écrivain comme Flaubert va chercher le souvenir carthaginois, tandis que nous découvrons un musicien qui se rappelle les arabesques de son enfance et le talent de son père et que Pierre Loti nous invite à partager ses rêves. Quelle est la mémoire que nous transmet la mystérieuse montagne de la Garet ? C'est un guide de haute montagne qui nous le dit. Et la conclusion de ce numéro-mémoire est donnée par le célèbre Zouave du pont de l'Alma. La médaille qui illustre cet éditorial est, elle aussi, fort évocatrice à la fois de l'agriculture, si importante pour ces pays, et de la mer. Bref, un numéro que nous vous offrons avec toujours le même plaisir, le même enthousiasme.

N° 23. avril 2000. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique 3

Paroles de mémoire
Jeanine de la Hogue



Ecrivain public 11

C'était à Mégara, faubourg de Carthage
Gustave Flaubert



Hommes singuliers 14

Marcel-Henri Faivre, un homme de musique
Simone Rinaudo

Le jardin des arts 19

Habiter le rêve
Anne-Marie Briat



Point livres 24

Repères bibliographiques
Jeanine de la Hogue

Les chemins de mémoire 29

Le Génie de la Garet
Roger Frison-Roche

Brève 34

Le Zouave du pont de l'Alma

Edité par Mémoire d'Afrique du Nord,
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Comité de rédaction : Jeanine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,
Jean-Claude Léonard, Yves Richardot.

Trésorier : Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif : à partir de 30 F. *bienfaiteur* : à partir de 90 francs. *donateur* : 300 francs

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 60 F. *non adhérent* : 100 F.

Le numéro : 30 F.

Réalisation : F. PAICHER

Impression : Instaprint, à Tours

Commission paritaire : n° 0101G.78541 ISSN : 1284-43221

Paroles de mémoire

Jeanine de la Hogue

La mémoire, voilà un mot protéiforme, pourrait-on dire, en ce sens qu'il renferme bien des choses et que l'on devrait parfois remplacer le mot histoire par le mot mémoire. Mémoire des faits, mémoire des hommes, dire l'épaisseur des acteurs d'histoire, écrire le message qu'ils nous ont laissé, expliquer comment ils sont restés dans notre mémoire. Ce n'est bien sûr pas par hasard si nous avons nommé notre association Mémoire d'Afrique du Nord, car nous souhaitons nous interroger sur ce puissant moteur qui a amené, jusqu'à nous, le souvenir de ces acteurs d'histoire que nous évoquons dans nos articles, ce moteur que nous appelons mémoire.

Qu'est-elle, au juste, cette mémoire ?

Avons-nous le droit de nous l'approprier, dire notre mémoire ? Elle qui est parfois si secrète. Comme si c'était un bloc sans faille, comme si elle n'était pas multiple, diverse et parfois même un peu menteuse, en somme très plurielle... Nous aimons beaucoup ce mot de mémoire, nous en sommes gourmands, nous le faisons rouler sur la langue comme un délicieux bonbon. Mais parfois, il nous arrive de le déployer comme un étendard qui claque au vent de l'histoire.



Souvenir de la «Victoire» trouvée à Constantine en 1837.

Donc, la mémoire ! Est-ce un simple réflexe ou un effort de cœur, d'esprit ? Est-ce qu'elle nous est indispensable ? Est-elle même inévitable ? Est-ce qu'on peut l'effa-

cer comme on efface le tableau noir, d'un simple coup de chiffon ? J'aurais aimé proposer une nouvelle définition de ce mot que j'aime infiniment. J'aurais aimé proposer



Toute l'Afrique du Nord est pavée
de mosaïques et de mémoire.

autre chose qu'une définition encyclopédique, une définition originale, chaleureuse, à la mesure de cette histoire que nous avons tous vécue. Et pourtant, il nous faut revenir à la source, visiter les dictionnaires. Minutes un peu arides, presque ennuyeuses mais auxquelles il est difficile d'échapper.

Ne parlons pas de Mnémosyne, la mémoire grecque et la mère des Muses. Sans remonter à l'origine latine, *memoria*, de notre mot français «mémoire», nous trouvons en 1912, dans un dictionnaire étymologique, cette définition : «Souvenir, faculté de se

souvenir; écrit sommaire, rappelant des faits ou donnant des instructions». Un peu sommaire, en effet! Quatre-vingts ans plus tard, le *Petit Robert* est explicite, sinon plus complet : «Faculté de conserver et de rappeler des états de conscience passée et ce qui s'y trouve associé; l'esprit, en tant qu'il garde le souvenir du passé. En psychologie : ensemble de fonctions psychiques grâce auxquelles nous pouvons nous représenter le passé comme passé (fixation, conservation, rappel et reconnaissance des souvenirs). *Mémoire habitude* : conservation dans le cerveau d'impressions qui continuent à influencer

notre comportement sous forme d'habitudes. *Mémoire affective* : reviviscence d'un état affectif ancien, agissant sur nos représentations sans que nous en ayons conscience. *Mémoire volontaire, mémoire involontaire* : faculté collective de se souvenir. Rester dans la mémoire des hommes, de la postérité.» Cette parenthèse, peut-être un peu pédante, montre, malgré une certaine aridité, la complexité de ce mot que nous avons choisi comme emblème.

Les dictionnaires sont arides : les historiens utilisent la mémoire (que certains ont même capricieuse), mais ils n'en donnent pas de définition, même si elle est l'essence de leurs travaux. Quant aux écrivains, s'ils l'utilisent eux aussi, et ils ont, paraît-il, le droit d'en faire ce qu'ils veulent, ils en ont parlé avec des fortunes diverses et je ne me hasarderai pas à en faire une anthologie, encore que cela pourrait être fort savoureux. Au hasard de quelques lectures, il m'est arrivé pourtant de cueillir d'agréables bouquets. Pascal Jardin m'a ainsi offert ces fleurs, cultivées dans un ouvrage au fort joli titre, *La Bête à Bon Dieu* : «C'est un grand privilège, au regard intérieur de notre mémoire, que l'instant d'exception qui met, en une seconde, hier, aujourd'hui et demain sur le même plan, dans l'émotion parfaite du temps retrouvé.» Il dit aussi ceci : «L'avenir reconstruit le passé mais n'efface pas la nostalgie. Au contraire, il la multiplie, l'enchanté, la récupère.»

La nostalgie, on a trop tendance à la confondre avec le chagrin, le désespoir, qui

sont les enfants mal aimés de la mémoire. Il y a des nostalgies très douces, un regret ténu de ce qui n'est plus, mais aussi un tendre souvenir de ce qui fut. Un mot très simple, un galet de bord de mer, tout rond, tout lisse. Et, puisque nous évoquons les écrivains, l'un d'eux, Albert Bensoussan, a sa manière à lui d'évoquer sa mémoire dans son roman *Les Bagnouillis* et de nourrir sa nos-



Mémoire et douleur
d'un peintre-écrivain d'Alger.

talgie du pays, perdu au cours d'un naufrage : «J'ai tout perdu dans ce naufrage mais non le souvenir. Il me reste ces flacons épars, comme autant de bouteilles à la mer.» Il recrée par l'imaginaire son «monde d'autrefois, une cassure, une faille, un continent englouti».

Certains n'ont pu se résoudre à un exode métropolitain et préfèrent être devenus des étrangers à leur pays. Comme André Dechavanne. Sa mémoire est amère :

*«J'ai perdu mon pays, j'ai perdu
[ma maison,
Perdu mes plaines, mes montagnes
Et leurs quatre saisons
Violentées par un vent qui soufflait
[en bafagne...
J'ai perdu mon pays, j'ai perdu
[ma maison
Puis quand je suis parti,
[j'ai perdu la raison.»*

La mémoire des jours enfuis est souvent douloureuse. Et les mots sont importants quand il s'agit d'évoquer la mémoire des événements de rupture. Il y a des mots presque officiels ou amers : exode, exil. Exode est un mot dur, fort. J'en proposerai un autre, un mot que l'on a utilisé, au XVIII^e siècle, pour qualifier le déplacement

forcé d'une partie de la communauté française du Canada vers le sud des Etats-Unis. On disait alors «le grand dérangement». Pour les gens d'Afrique du Nord aussi, c'était «le grand dérangement», celui qui éparpille la mémoire. Ce mot a, de plus, une certaine forme de pudeur qui convient à cette mémoire éparpillée.



*De me m'oublier pas
ou Vergissmeinnicht*

Myosotis sylvatica

Le myosotis est le symbole même de la mémoire.



Médaille éditée en 1874 en l'honneur de la Société d'agriculture de Constantine.

Il s'agit, pour eux, de rassembler les morceaux de leur vie, de rechercher, ne serait-ce que l'espace d'un livre, d'une carte, d'un texte même court, de recréer cette terre perdue, doublement perdue puisqu'elle échappe même au souvenir. On peut alors dire, comme l'a si bien chanté Jeanne Moreau : « J'ai la mémoire qui flanche, j'me souviens plus très bien... » Je n'ai retenu de cette belle chanson que ces quelques mots qui résument, pour moi, toute la douleur, tout le désarroi du monde.

On pourra dire alors que la mémoire égarée devient *mémoire architecture*. Peu à peu, la ville ou le village, la maison, la ferme se reconstruisent dans la vérité d'un rêve si souvent vécu. Nouvelle architecture, réaction contre le désespoir, une façon de rebâtir le passé, en utilisant des pierres de vérité, en

modifiant parfois la structure. Certains préférèrent voyager au large des souvenirs, sans jamais aborder au pays de mémoire. D'autres ont même coupé leurs racines, croyant les rameaux flétris. Mais, souvent, ces racines sont plus fortes que l'oubli, que la mort. Comme dans la nature, de jeunes pousses apparaissent à la blessure. Toute une mémoire perdue refait surface. Cela, c'est dans la *mémoire personnelle*, celle qui se remet en marche grâce à une intervention extérieure. Une *mémoire dé clic*, la *mémoire surprise*.

Pour certains, ce sont les odeurs, le parfum d'une mandarine au creux d'une main, l'odeur d'une grillade, évocatrice de brochettes. Pour d'autres, ce sont les bruits, les sons, un oiseau qui lance son trille dans un arbre et l'on entend soudain une flûte kabyle, un grincement dans la rue et c'est le tram qui peinait en montée dans le tour-

nant. C'est une *mémoire choc*, cette *mémoire surprise*, non instinctive, qui peut apporter joie ou douleur.

Il y a aussi, en contraste, une *mémoire spontanée*, surgie de la pluie et de la grisaille métropolitaine ou, parfois, exacerbée par la chaleur, le soleil, une mémoire de soleil, ce soleil rouge du soir, si prometteur de lumineux lendemains. La mémoire qui va rechercher dans le pays d'enfance la légende du bonheur.

Mais parfois, c'est une *mémoire à double face*, les trois couleurs des joies, bleu le ciel, blanc le sable, rouge la terre, et puis aussi les *soleils noirs* du temps de la colère, de la révolte et de la peur, du malheur. Mémoire qui devient règlement de comptes, comme une scène de ménage avec retard. Certaines lectures faites par hasard, la découverte de papiers familiaux, d'une photo jaunie, projettent vers un passé plus lointain. Au-delà des joies et des souffrances personnelles, revient le souvenir des ancêtres, un souvenir qui va se transformer en *témoignage relais*. Ce n'est déjà plus la mémoire directe, «j'étais là, j'ai vu, je peux raconter». *Mémoire relation* des faits passés. Cela devient le *devoir de mémoire*, l'hommage à ceux qu'il faut tirer de l'oubli. Le passé n'existe que par les traces qu'il laisse dans le présent.

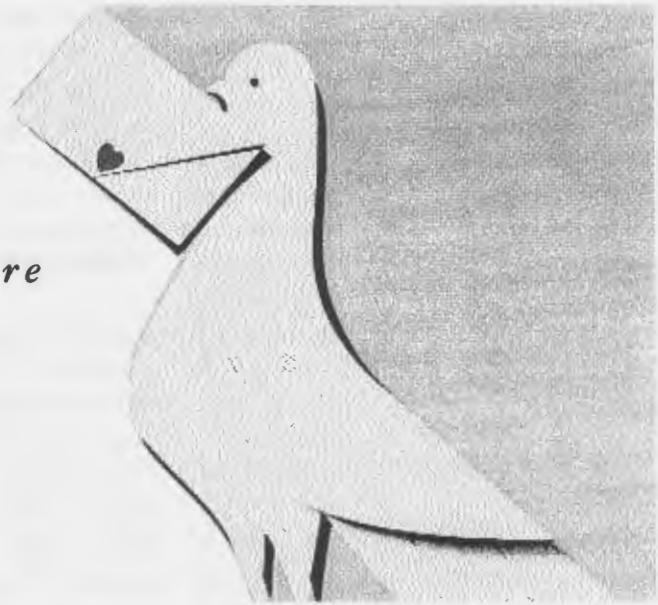
Dans un ouvrage remarquable, *Histoire d'un marais algérien*, Edmond et Etienne Sergent, pionniers en Algérie de l'Institut Pasteur, citent une épitaphe, quelques mots gravés dans la pierre en mémoire d'un colon

romain : *Bis senas messes rabido sub sole totondi*. Que l'on peut traduire ainsi : «Douze années, sous le soleil enragé, j'ai fauché les moissons». Message émouvant dans son laconisme, une manière d'évoquer les siens à travers les mots d'un inconnu. *Mémoire surprise*, traces du passé.

Traces, encore un mot clé qui ouvre les portes de la mémoire. Ce texte a pour titre «Paroles de mémoire», il vaudrait mieux dire «Les mots de mémoire», car si les paroles s'envolent et les écrits restent, ce sont encore les mots qui sont en cause, ce sont eux les vraies traces de mémoire que l'on va chercher dans les livres, dans les archives des mairies, des églises. On recherche alors un cousinage de mémoire, on tisse une toile dont la trame, faite de mille vies si diverses, devient solide, indestructible. Une mémoire solide sur laquelle on peut s'appuyer. Cette forme de mémoire est encore très personnelle, presque intime. Se souvenir tendrement des morts, faire revivre les jours heureux, essayer la *mémoire folklore*. Sortir d'une mémoire égoïste, frioleuse, qui se blottit dans un passé protecteur. Dire les paroles qui ouvrent les portes. Parler d'un là-bas qui ne peut plus trahir mais qu'on peut partager.

Ce n'est pas une *mémoire thérapie*, c'est la prière des souvenirs revenus, revécus. Une mémoire qui se nourrit de mots, des mots qui reconstruisent des vies, humbles ou glorieuses, une mémoire qui tente, à son tour, d'imprimer sa trace, une trace qui ne soit pas seulement de regrets, de révolte, une

Mémoire



*Mémoire, Oh ! ma mémoire insensible et féconde,
tu me peins l'autrefois en riantes couleurs.
D'où vient que je ressens mille et mille douleurs,
ma mémoire insensée et dure et vagabonde ?*

*Ma mémoire implacable a souvenir de tout.
Du chemin de l'enfance on revoit chaque pierre
et cette terre rouge, aride et familière...
Mais c'est le toit brûlé qui poignarde mon cou...*

*Je voudrais, du passé, ne garder que les roses.
Les épines, toujours, surgissent sous mon doigt...
Mémoire, prends pitié, laisse venir en moi
l'insouciance un peu bête, et la douceur des choses.*

*Il est des souvenirs qu'on voudrait oublier.
Insidieux, ils font choix des routes suivies...
La mémoire infléchit le présent de nos vies.
On emporte toujours sa terre à son soulier.*

Geneviève de Ternant

mémoire qui appartient à l'histoire, l'affirmation du droit à cette mémoire juste, avec ses ombres et ses lumières.

Mémoire des vies des hommes, mémoire aussi des objets qui ont aidé à cette vie, collections, musées viennent étayer, nourrir l'écrit, aider l'histoire à se souvenir. Et même rire, aller vers l'ironie, peut-être même la dérision, mais, en imitant en cela Cyrano de Bergerac, garder le monopole des mots de moquerie :

*«Je me les sers moi-même avec assez de verve.
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.»*

Littérature d'exode, littérature d'exil, de regrets, de passion, on peut tout dire d'une littérature qui a pour thème un pays au passé, un pays terre de mémoire. Mais le temps est-il venu où l'on peut faire la différence entre l'histoire, la politique et les souvenirs ?

Tout est lié, garder mémoire, c'est écrire l'histoire, la politique, la vie. C'est savoir que la mémoire n'est pas une, elle est complexe, multiple, elle appartient à tous, elle est plurielle. Il faut savoir l'écrire et la faire lire. La mémoire n'est plus alors un deuil qui se fait mais une source de bonheur dans l'écriture, dans l'expression. Des hommes ont fait l'histoire, d'autres l'ont subie. Mais tous ou presque, dans leur vie, ont des moments lumineux, petites lueurs de foi, d'innocence. En écrivant leurs souvenirs, les uns et les autres rebâtissent le passé

et, pour certains, l'inventent, l'embellissent. J'ai lu récemment un livre dont l'auteur avait une manière bien à elle de revoir son passé. Elle le recréait dans une bulle, comme une sorte de film, et cette bulle s'élevait dans le ciel, au-dessus d'une plage, en face de sa terre natale, séparée par la Méditerranée.

D'autres s'attachent à faire revivre ce qui les a frappés, il y a bien longtemps, dans la contrée d'enfance qu'ils évoquent, le cliquetis que faisait la crécelle du marchand d'oublies, le cri du chacal dans la nuit, un cri rauque comme un rire diabolique à vous glacer d'effroi. Mais aussi, les jours de sirocco, de chaleur accablante où seul le carrelage où l'on s'allongeait restait frais. Il faut garder précieusement ces traces d'un passé vécu, témoigner d'une vie réelle, prendre à bras le corps ce passé qui revient, qui cherche à vous échapper, le nourrir de lectures. Certains ont retrouvé un indicateur de chemin de fer, des horaires d'autobus, et c'est une manière originale de voyager dans le passé et, parfois, de s'étonner du nombre de gares desservies mais peut-être aussi de la lenteur des trajets. Une occasion de revoir la géographie du pays, de s'étonner, devant une carte, des montagnes si hautes, de la côte si découpée... Une manière aussi d'accueillir sa mémoire, de la nourrir et d'en tirer un bonheur un peu amer mais qui affirme la réalité de cette vie ainsi vécue. ■

Les médailles figurant en pages 1 et 7 sont tirées de l'ouvrage *Les Médailles d'Algérie*, par Philippe Escande (éditions Curutchet). Nous les reproduisons avec l'aimable autorisation de l'auteur.

C'était à Mégara, faubourg de Carthage

Gustave Flaubert



Ces quelques lignes, si fort évocatrices d'une fête carthaginoise, au temps de Salammbô, caractérisent bien ce que nous avons nommé «*écrivain public*», c'est-à-dire un véritable écrivain dont l'œuvre est accessible à tous. Aujourd'hui, où nous évoquons la mémoire, ces souvenirs d'un autrefois très lointain, rêvés, imaginés, sont décrits avec une vérité incroyable.

C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar...

L'on distinguait quantité de bâtiments à toit plat, pressoirs, celliers, magasins, boulangeries et arsenaux, avec une cour pour les éléphants, des fosses pour les bêtes féroces, une prison pour les esclaves. Des figuiers entouraient les cuisines ; un bois de sycomores se prolongeait jusqu'à des masses de verdure, où des grenades resplendissaient parmi les touffes blanches des cotonniers ; des vignes, chargées de grappes, montaient dans le branchage des pins ; un champ de

roses s'épanouissait sous des platanes; de place en place sur des gazons se balançaient des lys; un sable noir, mêlé à de la poudre de corail, parsemait les sentiers et, au milieu, l'avenue de cyprès faisait d'un bout à l'autre comme une double colonnade d'obélisques verts.



Salammbô, de Saint-Pierre (Musée des beaux-arts de Tourcoing).

Le palais, bâti en marbre numidique tacheté de jaune, superposait, tout au fond, sur de larges assises, ses quatre étages en terrasses. Avec son grand escalier droit, en bois d'ébène, portant aux angles de chaque marche la proue d'une galère vaincue, avec ses portes rouges écartelées d'une croix noire, ses grillages d'airain qui le défendaient en bas des scorpions, et ses treillis de baguettes dorées qui bouchaient en haut ses ouvertures, il semblait aux soldats, dans son opulence farouche, aussi solennel et impénétrable que le visage d'Hamilcar.

Le Conseil avait désigné le palais pour y tenir un festin... On voyait entre les arbres courir les esclaves des cuisines, effarés et à demi nus; les gazelles sur les pelouses s'enfuyaient en bêlant; le soleil se couchait et le parfum des citronniers rendait encore plus lourde l'exhalaison d'une foule en sueur. Il y avait là des hommes, de toutes les nations, des Ligures, des Lusitaniens, des Baléares, des Nègres et des fugitifs de Rome. On entendait à côté du lourd patois dorien, retentir les syllabes celtiques bruisantes comme des chars de bataille, et les terminaisons ioniennes se heurtaient aux consonnes du désert, âpres comme des cris de chacal. Le Grec se reconnaissait à sa taille mince, l'Egyptien à ses épaules remontées, le Cantabre à ses larges mollets. Des Cariens balançaient orgueilleusement les plumes de leur casque, des archers de Cappadoce s'étaient peints, avec des jus d'herbe, de larges fleurs sur le corps, et quelques Lydiens portant des robes de femmes dinaient en pantoufles et avec des boucles d'oreille. D'autres qui s'étaient, par pompe, barbouillés de vermillon, ressemblaient à des statues de corail.

Les pains saupoudrés d'anis alternaient avec les gros fromages plus lourds que des disques, et les cratères pleins de vin, et les canthares pleins d'eau auprès des corbeilles en filigrane d'or qui contenaient des fleurs... D'abord on leur servit des oiseaux à la sauce verte dans des assiettes d'argile rouge rehaussée de dessins noirs, puis toutes les espèces de coquillages que l'on ramasse sur les côtes puniques, des bouillies de froment, de fève et d'orge, et des escargots au cumin, sur des plats d'ambre jaune.

Ensuite les tables furent couvertes de viandes : antilopes avec leurs cornes, paons avec leurs plumes, moutons entiers cuits au vin doux, gigots de chamois et de buffles, hérissons au garum, cigales frites et loirs confits. Dans des gamelles en bois de Tamrapanni flottaient, au milieu du safran, de grands morceaux de graisse. Tout débordait de saumure, de truffes, d'assa-foetida.

Les pyramides de fruits s'éboulaient sur les gâteaux au miel, et l'on n'avait pas oublié quelques-uns des petits chiens à gros ventres et à soies roses que l'on engraisait avec du marc d'olives, mets carthaginois en abomination aux autres peuples...

La nuit tombait. On retira le valarium étalé sur l'avenue de cyprès et l'on apporta des flambeaux. Les lueurs vacillantes du pétrole qui brûlait dans des vases de porphyre effrayèrent, au haut des cèdres, les singes consacrés à la lune qui poussèrent des cris... Des flammes oblongues tremblaient sur les cuirasses d'airain. Toutes sortes de scintillements jaillissaient des plats incrustés de pierres précieuses. Les cratères, à bordure de miroirs convexes, multipliaient l'image élargie des choses. ■

Marcel-Henri Faivre, un homme de musique

Simone Rinaudo

Sous le nom d'homme singulier, nous avons choisi, pour la première fois, de parler d'un musicien. Il est né à Paris en 1922. Son père, Marcello-Fabri, y dirigeait *La Revue de l'Epoque*. Sa famille était implantée en Algérie depuis la fin de 1830. Un de ses ascendants fut le premier maire d'Alger et l'une des premières tombes du cimetière Saint-Eugène fut élevée par un membre de cette famille de pionniers.

Dès ses premières années, Marcel-Henri Faivre fut entouré d'artistes, d'écrivains que réunissaient autour d'eux ses parents. Ce contexte familial et amical le préparait à un destin d'artiste.

La première partie de sa vie se déroula entre Paris et Hydra, sur les plateaux d'Alger. Il commença ses études musicales à quatre ans et les poursuivit avec d'excellents professeurs : Wanda Landowska, Henri Defosse, Santiago Riera, Georges Becker, Eugène Reuchsel, Charles Berlandier. Il fit des études classiques au lycée Ben-Aknoun.

Ses compositions de jeunesse ont été perdues fin juillet 1962 quand des éléments de la Willaya 4 se sont emparés de sa villa d'Hydra.

En 1962, à son arrivée en France, il s'installe à Cannes. Il y retrouve des amis musiciens d'Alger qui le mettent en rapport avec des solistes de l'orchestre philharmonique de Monte-Carlo. Parmi eux, le violoncelliste Jacques-Henri Delgay-Troïse, fondateur et animateur du groupe Etudes, professeur à l'académie Rainier III de Monaco, qui deviendra un spécialiste de la musique de Marcel-Henri Faivre que l'on nomme volontiers Mario.

Il se remet à la composition et *Le Concert de Baumugnes* (1968) est sa première œuvre conçue depuis son arrivée en France. Son œuvre musicale a un évident lien de parenté avec l'œuvre littéraire de son père Marcello-Fabri qui l'habite totalement. Sa composition *Arabesques pour violon et violoncelle* est inspirée du poème de Marcello-Fabri *Arabesque inconclusive*.

A partir du thème de *Un de Baumugnes* de Jean Giono, ce village dont les habitants eurent la langue coupée pendant les guerres de religion et qui communiquaient entre eux au

moyen de flûtes, Mario Faivre composa le *Concert de Baumugnes*, sorte de parabole sur la voix des Français d'Algérie, qui se fera toujours entendre par des œuvres de l'esprit. Seules celles-ci demeurent de génération en génération, entraînant dans leur sillage tous ceux qui les interrogent et qui croient en elles. Cette œuvre ne fait-elle pas écho à ces vers prophétiques de Marcello-Fabri ?

«L'oubli n'est que pardon. Tout ce qui meurt se transpose.

Le transitoire a ses mille formes invisibles.

Prendre ton désespoir et le monde pour tes cibles

C'est nier l'ineffable écho des métamorphoses...

Les jeux du soleil dans les feuilles avec les ombres.

Comparons-les à ce que tu sais de ton destin.»

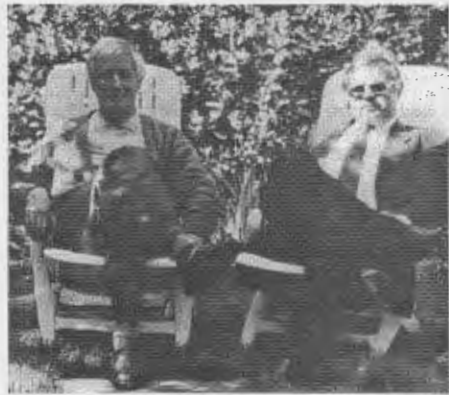
(*Cryptogrammes*, 1947)

Sa musique est souvent interprétée en concert et au cours d'émissions de radio. Ceux qui ont eu l'occasion de l'écouter et connaissent l'œuvre écrite de Marcello-Fabri, constatent en effet à quel point les deux inspirations sont proches. Ses *Arabesques*, simples évocations de la musique arabe dans son mode diatonique, sont une invitation à s'approcher de façon différente de l'œuvre littéraire de son père et des écrivains de sa génération.

Textes, musique sont un chant d'amour à la terre d'Algérie et leur mise en rapport est une invitation à s'approcher des uns et des autres d'une façon différente. Il s'éclairent, rendant plus lisible la démarche de l'écrivain, plus sensible la poésie des sons, nous faisant entrer, subtilement, dans les arcanes de la création artistique.

Les souvenirs des rivages méditerranéens et des paysages autour d'Alger y sont très présents, comme dans les deux *Quintettes de Tipasa* ou dans son *Deuxième Quatuor à cordes* et dans ses courtes compositions musicales, les *Arabesques*.

La musique de Marcel-Henri Faivre est-elle atonale, amodale ? Athématique ? Informelle ? Ne soyons pas privatifs et disons plutôt, comme Auguste Renoir à propos de son œuvre picturale, «libre de toute contrainte passée ou actuelle». Créateur de musique alors que l'extraordinaire éblouissement de notre civilisation musicale parvient aux multiples bras du delta fatigué, aboutissant à l'océan de l'infini et du néant, Marcel-Henri Faivre n'aurait pas participé à cette fin d'évolution s'il n'avait voulu inventer une concrétisation de la pensée par les sons. Au



Marcel-Henri Faivre et Jacques-Henri Delgay-Troise.



Le groupe Etudes rassemble un groupe d'amis.
De gauche à droite : Jean-Louis Dedieu, Jean-Louis Doyen, Charles Lockie,
Jacques-Henri Delgay-Troïse, Frédéric Gheorgiu et Daniel Favre.

cours de ses compositions, surtout dans ses symphonies, les sons évoluent en multiples pensées plurales et synchroniques. Ce ne sont pas des paroles ou des écrits traduits en musique, mais des sons complets par eux-mêmes. Pensés sans la nécessité d'être concrétisés par le verbe, les sons emplissent l'esprit selon ce qu'éprouve l'auditeur.

Marcel-Henri Faivre est un contemplatif des sons. Sa

musique n'est pas faite pour heurter l'oreille et l'esprit mais tend à apporter la philosophie d'un profond contact avec soi-même.

Tout au long de son œuvre, la pensée est mise en sons, fil conducteur dans la connaissance des divers éléments de la création artistique. Et c'est bien justement qu'un musicologue l'a qualifié de «poète des sons».

Sélection des œuvres musicales de Mario Faivre

Concert de Baumugnes (1968-1969)

Flûte, clarinette, altos, violoncelles.

Quintettes de Tipasa N° 1 (1971)

Clarinette en si bémol, quatuor à cordes.

Quintettes de Tipasa N° 2 (1972)

Petite clarinette en mi bémol, quatuor à cordes.

Arabesques pour quatre flûtes (1973)

Le Cimetière marin, musique pour cymbalum (1978)

Arabesques pour cymbalum (1990)

Arabesques pour alto (1990)

Arabesques pour flûte et clarinette en si bémol (1991)

Arabesques pour petite clarinette en mi bémol

et clarinette en si bémol (1991)

Arabesques pour violon et alto (1991)

Arabesques lentes pour trio à cordes (1992)

Arabesques pour harpe (1992)

Arabesques diatoniques pour harpe celtique en ut
(1992)

Arabesques diatoniques pour cymbalum (1992)

Quatuor à cordes N° 4 (1993)

Arabesques pour flûte et basson (1994)

Nostalgie, arabesque pour mezzo-soprano

et violoncelle (1995)

Arabesques diatoniques pour vibraphone (1995)

Arabesques pour violon et violoncelle (1994)

Arabesques pour un violon (1996)

Arabesques pour violoncelle (1996)

Les œuvres musicales de Marcel-Henri Faivre sont éditées par Fidsound-Cnai, 256, rue Marcadet, 75018 Paris (distribution : Socadoisc, 91790 Boissy-sous-Saint-Yon).

Pour toute correspondance, s'adresser à :

Gazelle Communication, Arch Trade Building

(1, boulevard Paul-Doumer,

06110 Le Cannet - Tél. : 04 92 18 66 06 -

Fax : 04 93 69 89 95 -

E-mail : courrier@agencegazelle.com.

Un devoir de mémoire

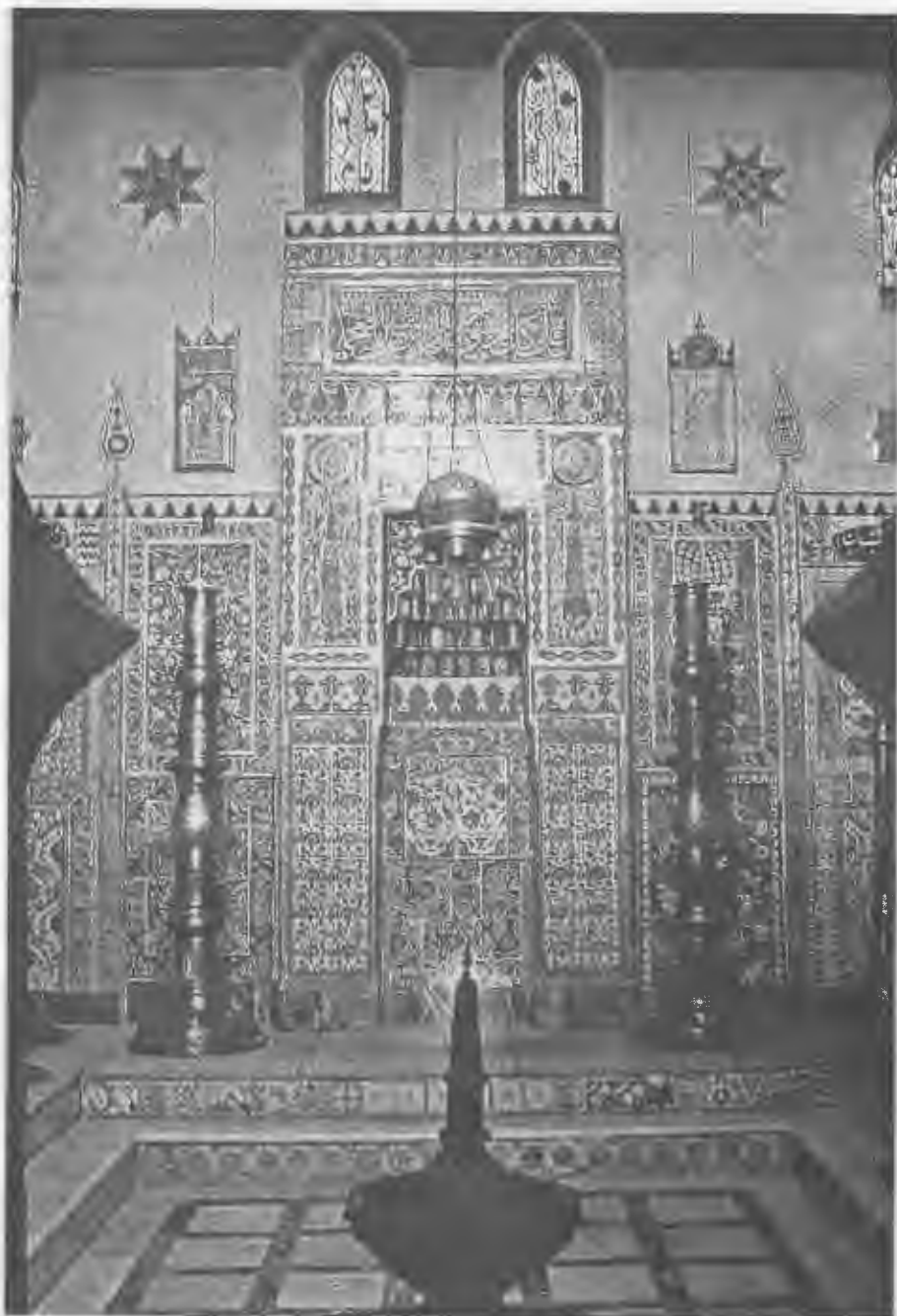
Remarquable exemple de ce que nous appelons le devoir de mémoire envers ceux qui nous ont précédés, la réédition des œuvres de Marcello-Fabri a été entreprise par ses enfants pour faire mieux connaître ce remarquable écrivain. Mélomane, peintre, poète de l'amour, dramaturge, il fut aussi critique d'art (Regards sur le destin des arts), essayiste et journaliste, créateur de revues (La Revue de l'Époque en 1919 et L'Age Nouveau en 1937).*

Il eût été dommage que cette œuvre aux mille facettes restât aussi peu connue. Sa femme, Geneviève Germain-Brantôme, après la mort de Marcello-Fabri en 1945, souhaita faire rejouer sa seconde pièce, Le Génie camouflé, que Lugné-Poë avait créée en 1925 au Théâtre de l'Œuvre. Ce fut en 1947, au Théâtre de l'Humour, que la pièce fut reprise. Par la suite, ses enfants se sont attachés à republier l'ensemble des œuvres où se retrouvent les sources ensoleillées de la Méditerranée, les nuances colorées de la terre natale.

Diverses manifestations, en union avec la musique de son fils Mario, ont été organisées dans le même but : un colloque à la médiathèque de Vallauris ; une lecture de poèmes en 1998 dans le salon littéraire de Claudine Helft, poète, présidente du jury Louise Labbé ; deux concerts-récitals en 1999, l'un au Palais des congrès de Juan-les-Pins, l'autre au théâtre de Roquebrune, château de Grimaldi (une vidéo-cassette vient d'être éditée contenant des extraits de ce dernier concert).

Enfin doit paraître ces jours-ci un ouvrage significatif, Rivages d'Algérie, construit par Simone Rinaudo autour des écrivains, des artistes qui fréquentaient, à Alger, le Mont-Hydra, la résidence de Marcello-Fabri et de sa femme. Les extraits d'ouvrages de ces écrivains, toujours marqués par l'amour du pays, montrent bien la diversité et le foisonnement de la vie littéraire en Algérie, trop méconnue de la métropole malgré les efforts de Marcello-Fabri pour la faire connaître et apprécier.

** Les Cahiers d'Afrique du Nord N° 4 présentent une excellente biographie de Marcello-Fabri, suivie d'une importante bibliographie.*



Habiter le rêve

Anne-Marie Briat

Visiter une maison, c'est, en quelque sorte et pour quelques instants, habiter le rêve de son propriétaire. Quand il s'agit de Pierre Loti, c'est assez inattendu. Anne-Marie Briat a partagé, le temps d'une visite, les rêves de Pierre Loti, ces rêves qu'elle nous raconte.

Décrire la maison natale de Pierre Loti, à Rochefort, est une véritable gageure. Quel parti prendre ? Celui du visiteur, piloté méthodiquement dans une suite de pièces disparates, dans une ambiance sans cesse rompue ? Celui du lointain lecteur de Pierre Loti, tentant de retrouver, çà et là, quelque souvenir de pages confondues avec les émois de l'adolescence ou de la jeunesse ? A vrai dire, chacun trouvera dans ce lieu autre chose que ce qu'il s'attendait à y trouver et en ressortira sans doute avec de multiples questionnements sur ce Jules Viaud, appelé Pierre Loti, et sur ce mausolée étonnant. Aussi laissons-nous immerger dans cette maison que les architectes contemporains se plairaient à baptiser du nom d'habitat évolutif...

On entre d'emblée dans ce qu'il y a de plus intime, de plus touchant peut-être, le salon rouge, décrit par Pierre Loti dans *Le Roman d'un enfant*, puis dans *Prime Jeunesse*. Empreint de solennité bourgeoise, c'est le lieu où se réunit la famille Viaud pour les veillées, les prières du soir, mais aussi pour les fêtes. Au mur sont accrochés les portraits (« mal peints », dira Sacha Guitry) des membres de la famille. Un choix : il faut s'attarder sur celui de Gustave, le fils aîné, chirurgien de la Marine, auquel le jeune Julien voue un véritable culte. C'est lui qui, lors d'une permission, a construit dans la cour, pour son petit frère, un minuscule bassin de rocaille qui deviendra, pour l'enfant rêveur, un lieu sacré, comme le sera également le « musée », édifié au deuxième étage, rassemblant des papillons, des oiseaux et objets exotiques divers.



Pierre Loti adorait se costumer, en particulier en Arabe.



Ce salon, remanié par Loti lui-même, conserve sous le velours cramoisi le papier chamois initial mais plus sûrement le reflet d'une atmosphère confinée qui n'étouffe pas cependant les rumeurs de l'Arsenal et la proximité de la mer. C'est sur les traces de ce frère aîné, mort du choléra, immergé dans le golfe du Bengale, que Julien Viaud entre à l'Ecole Navale en 1871. De sa première mission dans l'île de Pâques, il ramène des objets étranges, coiffures de plumes, parures diverses, qui ont d'abord décoré sa cabine d'officier de marine avant d'orner, dans la maison de Rochefort, une chambre «océanienne arrangée en forme de case». Déjà se pose pour Pierre Loti le dilemme du respect de la maison natale et du besoin de l'agrandir pour accueillir les souvenirs

de voyages. Il a pu racheter pour sa mère la maison familiale qu'il ne finira de payer qu'en 1880. Il peut alors transformer les différentes pièces des parentes disparues et commencer, sur la forte base affective de son enfance, sa future maison d'auteur qu'il désire déjà secrètement transformer en palais, en féerie à grand spectacle. En 1877, Loti installe des objets rapportés de Turquie dans une chambre du deuxième étage, qualifiée de «turque». Il mettra dix-sept ans à parachever son entreprise, toujours insatisfait du résultat.

Il entraîne les femmes de sa famille dans la confection de tentures et de coussins. Mais il lui faut beaucoup plus pour recréer l'Orient. Il fera réaliser en 1889 un plafond inspiré de l'Alhambra. L'installation d'un fond décoratif d'arcatures, brodées sur fond de velours cramoisi, l'arc d'entrée orné de faïences maghrébines, l'accumulation d'objets ordinaires de Syrie, d'Afrique du Nord, d'Inde ou du Caucase, une banquette invitant à la lascivité font de ce lieu une sorte de «garçonnière de sérail», de vitrine de brocanteur où Loti prendra place souvent en burnous blanc, au côté d'un portrait d'Azyadé peint par sa sœur. Cette Azyadé dont il fera l'héroïne de son premier roman.

Avant de parachever le salon turc, Loti aménagera en 1884 une chambre arabe, toujours aidé par les doigts agiles des femmes de la maison. C'est lui qui dirige la construction. «Je m'amuse à me faire construire une petite mosquée qui sera attenante à mon logis turc. Je crois que cela va avoir tout à fait un bon air d'Afrique et d'Islam (...). Il y aura les vieilles broderies, les vieilles babouches traînant par terre, les vieux corans chipés à Sfax...» C'est, en réalité, une case du désert, aux murs blanchis à la chaux, au faux plafond de palmes sèches. C'est l'œuvre d'un rêveur «dont l'âme est à moitié arabe». Certaines céramiques ont été rapportées d'Algérie. Mais, à côté des faïences prises dans la Casbah, d'un moucharabieh et de deux stèles

funéraires rapportées du Maroc, on trouve... des boucliers d'Inde. N'empêche, un décorateur est né, bientôt suivi d'un architecte.

L'année 1886 va marquer un tournant dans la vie de Loti. Devenu sédentaire, par sa nomination dans les bureaux du port de Rochefort, il épouse Blanche Franc de Ferrière, de vieille famille protestante bergeracoise. Ce n'est pas la moindre surprise de cette maison de découvrir l'ancienne chambre de sa mère transformée en chambre Empire : plafond bleu, parsemé d'abeilles, frises antiques dorées, pilastres et quadriges en stuc et meubles Empire... Avec les revenus substantiels de ses romans, notamment de *Pêcheur d'Islande*, il va s'engager alors dans d'importants travaux.

En 1887, il se lance dans la réalisation d'une salle à manger gothique. Toujours le même déchirement : «Les charpentiers, les maçons ont fait tomber l'ancienne façade; c'est comme un éboulement et je regarde avec tristesse ce que j'ai connu toute ma vie.» Mais le désir de créer est le plus fort. Avec des éléments de monuments saintongeais, des boiseries toulousaines, il recompose l'espace autour d'une cheminée monumentale, animé par une inspiration médiévale qui fait fi de l'exactitude historique ou d'une quelconque unité de style. La salle est ornée de stalles, de trophées de chasse, d'olifants, de hallebardes. Que dire de l'orthodoxie architecturale : les



cinq baies géminées sont volontairement montées à l'envers, sans parler des sculptures bretonnes... C'est dans cette salle que Loti donnera un dîner Louis XI, dont on peut encore consulter le menu et voir les photographies surprenantes.

Bientôt s'annoncent de plus fastueux décors. En 1895,

Loti achète la maison mitoyenne et réalise la jonction des deux bâtiments. L'écrivain est académicien depuis 1891. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. Ses moyens financiers lui permettent d'envisager des projets plus grandioses. L'esthète conçoit alors, dans le vaste espace



à sa disposition, une grande salle Renaissance, théâtrale, ambitieuse et, pensons-nous, narcissique. Elle semble édifiée pour consacrer une réussite exceptionnelle, soulignée par la mise en scène de deux blasons : celui de sa femme, ce qui se conçoit, mais aussi celui du maître de maison. On y reconnaît un hausse-col, rappelant l'officier de marine, et un branchage à trois rameaux, armes totalement inventées, il va sans dire. Le visiteur est médusé devant cette salle de château sortie tout droit d'un conte de fées.

Autre rupture, le décorateur, prince mystérieux, nous guide vers la mosquée, ou plutôt ce «désir de mosquée», comme dira si bien Sacha Guitry. Le *mirhab*, le minaret, évoquent certes un lieu de prière de l'islam, mais, une fois encore, le parti pris esthétisant prime : maison damascène luxueuse

(on a pu dire que le plafond en bois de cèdre venait de la mosquée des Omeiyades de Damas), palais algérien, sanctuaire turc pour la stèle d'Azyadé dérobée à Topkapi, c'est aussi une fastueuse pièce de réception où Loti aimait à recevoir ses amis parisiens en les enivrant de lourds parfums d'Arabie...

La jeune guide de l'an 2000 vous fera passer tambour battant, encore envoûtés par ces lieux, dans la chambre que Loti avait conçue comme devant être celle du «renoncement sans retour». Chambre monacale, aux murs blanchis à la chaux, rompus par les barreaux noirs du lit de fer, par le crucifix concédé à l'éducation initiale. Est-ce une cellule de moine, une cabine de marin ou encore un décor aussi construit que les autres ?

Ne manquez pas d'aller voir la maison de Loti à Rochefort, et surtout de la revoir. Elle vous livrera à chaque visite une parcelle de l'âme de ce dandy exotique qui a légué ainsi à la ville si cartésienne de Colbert sans doute un des ses livres les plus flamboyants. ■



Maison de Pierre Loti

141, rue Pierre-Loti, Rochefort.

Tél. : 05 46 99 16 88.

Quelques découvertes

Rochefort est aussi la ville natale d'Eugène Fromentin. Au musée des Beaux-Arts, situé dans le palais épiscopal Crussol d'Uzès, vous pourrez voir quelques Fromentin et, sur rendez-vous avec le conservateur, des dessins non exposés.

En Charente-Maritime toujours, à Saintes, ville au superbe patrimoine, vous aurez la surprise de trouver au musée de l'Echevinage, une toile d'Adrien Dauzats, Blidah (1840), et un très beau Eugène Girardet, Le Tailleur d'El Kantara, près de Batna, peint en 1897, ainsi qu'une toile non orientaliste de Jules Noël, mort à Alger en 1881.

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Les Sentinelles du soir,

par Hélié Denoix de Saint-Marc.

Les Arènes, 33, rue Linné, 75005 Paris,
120 F. 1999.

Dans une sorte d'introduction à son livre, dense et essentiel, Hélié de Saint-Marc dit pourquoi il a de nouveau écrit : «J'appartiens à une génération que l'Histoire a traversée de part en part. Dans *Les Champs de braises*, j'ai raconté ma part de vérité et parcouru, à nouveau, pour en retrouver le sens, ces terres où nous avons vécu, les camps de concentration, les rizières du delta, les prisons ou les montagnes d'embuscade. Avant que la nuit retombe sur les cendres de ce passé, à la fois lumineux et douloureux, j'ai voulu aller plus loin. Chacun avance avec quelques idées que la vie transforme, érode ou irradie selon les jours. Des certitudes nous quittent. D'autres mystères nous habitent... Notre chemin a été peu fréquenté. Au cours de cette longue route, nous avons ramassé quelques éclats de vérité. Des êtres remarquables nous ont ouvert leur porte. Des lucioles et des plaisirs ont éclairé notre chemin. Je ne voulais pas que ces souvenirs disparaissent avec le dernier d'entre nous. J'ai voulu rassembler tout ce qui, en moi, avait résisté au temps. Avoir vécu tout et le contraire de tout, certaines blessures brûlent encore comme si on les frottrait de sel. Mais d'autres ombres, d'autres bonheurs, veillent en silence. Je les appelle "les sentinelles du soir". Elles sont le visage

de l'espérance.» Et il ajoute : «Elles m'aident à vivre.» Et puis, au cours de la lecture, on trouve des phrases comme celle-ci : «Je crains les êtres gonflés de certitudes... Pour ma part, j'avance au milieu d'incertitudes... J'arrive désormais à l'âge des modestes ambitions : se souvenir, transmettre, ne pas trop souffrir, assumer ses derniers devoirs, ne pas déchoir...» Hélié de Saint-Marc n'est pas un homme de compromis et, s'il peut comprendre la douleur, l'hésitation et même l'erreur, il ne supporte pas la lâcheté, la soif de paraître, la médiocrité. Il raconte certaines rencontres, celles qui l'ont meurtri mais aussi celles qui l'ont aidé à vivre et il termine ce livre, dont on ne sort pas indemne tant il vous jette au plus profond de l'âme, par une conclusion qu'il intitule «Une vie», une sorte de bilan moral de sa vie. Mais c'est dans le corps du récit que j'ai trouvé une phrase-testament, paisible et forte, à l'image de l'homme : «J'aimerais que la mort me surprenne en marchant dans le maquis de Provence, perdu dans le vieil argent des oliviers, absorbé par le chant du monde.»

Général de Monsabert, notes de guerre,

présentées par Jacques de Monsabert

Editions Jean Curutchet, 1999. 195 francs.

Dans son avant-propos, Jacques de Monsabert, neveu du général, précise l'authenticité et l'intérêt de ces notes : «Elles

ont été rédigées au jour le jour, sur le vif, presque chaque jour sous l'impression des événements survenus ce jour-là. Elles sont d'un premier jet, sans correction ultérieure, avec tout ce que cela peut comporter de jugements hâtifs, d'outrances, de brutalité... Il faut les lire comme le témoignage immédiat dans le feu de l'action.» Ainsi, en février 1940, il note : «Grandes manœuvres devant vingt-deux étoiles : Noguès, Blanc, Poupinel, Doizelzt, Barre, Ponsagrive, Mellier. Je commande la Division pour la manœuvre, dans un cadre et avec un thème imposés. Réflexions philosophiques sur ces exercices, faussés par la présence de grands chefs, à qui il a fallu présenter en deux heures ce qui en aurait demandé dix... Et qui veulent placer une idée personnelle qui, trop souvent, tombe à faux dans le cadre de l'exercice. Où est l'instruction ? On sent que personne n'est d'accord et la bande des critiques qui entoure les grands chefs aboiera pour l'hallali. Ah ! vivement la guerre ! C'est à l'épreuve qu'on vérifie la trempe.» Tout au long de l'ouvrage, et avec cette même liberté de ton, le général nous fait pénétrer au cœur des «grenouillages» qui ont marqué cette période si difficile pendant laquelle il est impossible de savoir qui détient le véritable pouvoir. Tous les acteurs défilent devant les notes, Giraud, Weygand, Juin, De Gaulle, les Alliés, Anglais, Américains... Encore une citation pour faire comprendre tout le sel de ces notes de guerre : «Où est l'homme providentiel pour faire l'union ? Joli mot de Mathenet qui part pour Londres comme agent de liaison de Giraud : *Ils veulent rentrer tous les deux en France, Giraud pour défiler à cheval à Metz, De Gaulle pour défiler en auto à Paris.* Rôle indéfinissable de Juin, camarade de promotion de De Gaulle et chef d'état-major de Giraud. Ah ! les hommes ! les hommes !»

Cet ouvrage, à travers l'amertume d'un officier français, choqué par la défaite de la France et meurtri par la désunion des chefs, est un document fort important pour la compréhension de cette époque et une référence pour les historiens.

Vu et entendu en Algérie, Tunisie et Sahara (tome XXI) Visages et paysages d'Algérie et Sahara, (tome XX)

par le père Roger Duvollet

70360 Scey-sur-Saône, 79 F chaque volume + 21 F de port.

Tél. 03 84 68 86 83 (de 12 heures à 12 h 45 uniquement).

Comme dans les albums précédents, ces deux tomes renferment des trésors de mémoire, de souvenirs tous plus émouvants les uns que les autres. Mais il n'y a pas que l'émotion, il y a l'histoire, la petite et la grande, celle des villes et des villages et, par exemple, l'histoire de l'aviation militaire et maritime durant la Première Guerre mondiale en AFN ou bien les mémoires d'un instituteur saharien. Il est difficile de tout citer mais on peut dire sans se tromper que chacun y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité. Le père Duvollet est notre mémoire. Nous lui devons mille remerciements.

A genoux, les hommes !

par Bernard Moinet

Arma Communication, 29, rue Dormoy, 75018 Paris (3e éd. 2000).

150 F + 25 F de port.

C'est l'histoire de six officiers sortis de la même promotion de Saint-Cyr, une histoire pleine de différences mais où se retrouve aussi l'esprit formateur de l'École. Dans sa préface, le colonel Serge Parisot, très grand-ancien des jeunes gens dont Bernard Moinet nous conte l'histoire, tire une sorte de leçon

de ces expériences : «En lisant *A genoux, les hommes!*, un vétéran coriace de quatre-vingt-dix ans, passé par bien des épreuves, a été bouleversé par la vérité des récits... Le titre même de ce livre ne fait-il pas irrésistiblement penser à l'adoubement solennel de nos ancêtres, lorsqu'ils avaient été jugés dignes de s'engager sur l'honneur pour une vie de sacrifice? Ces traditions nous viennent directement de la Chevalerie... Les jeunes générations ont soif d'idéal et, à la seule exception de la vocation sacerdotale, elles ne trouvent plus guère d'autre chemin que le service de la Patrie pour les mener à l'accomplissement absolu...» Plein d'idéal, cet ouvrage nous pose une interrogation que le colonel Parisot, officier dont la vie n'a été qu'un exemple pour les autres, nous paraît vouloir ignorer. Le courant qui anime ces jeunes dont l'auteur nous parle, ce courant de rigueur et d'honnêteté, est-il partagé par d'autres jeunes, trop familiers de violence? Nous aimerions partager l'optimisme de ce merveilleux grand-ancien.

Bône de ma jeunesse 1935-1962

par Hubert Cataldo

Editions Jacques Gandini,

7, rue de Roguebillière

06300 Nice. 299 F + 31 F de port.

L'ouvrage, un superbe album de 192 pages, 240 photos noir et blanc et couleurs, sous couverture cartonnée, est tout d'abord un hymne d'amour pour cette ville, la ville d'enfance de l'auteur. Livre de souvenirs, fixés par le texte et par les photos, où le lecteur retrouvera ses propres souvenirs et, s'il ne connaît pas Bône, découvrira la ville. Mais on ne saurait parler du naguère de Bône sans évoquer son passé lointain, de la préhistoire au comptoir fondé par les Phéniciens au XII^e siècle av. J.-C., puis au fil des siècles les influences carthaginoises,

numides, vandales et enfin romaines avant les invasions arabes. Histoire riche et surprenante puisque la ville devient un temps un nid de pirates avant d'être prise par les troupes françaises avec, à leur tête, le général Yusuf. En fin d'ouvrage, quelques localités de la région, du département. Après cela, il me faut vous souhaiter un bon voyage dans le passé proche ou lointain.

Mostaganem de ma jeunesse 1935-1962

par Louis Abadie

Editions Jacques Gandini,

7, rue de Roguebillière 06300 Nice.

289 F + 31 F de port.

Les habitants de cette ville dynamique chantaient, paraît-il, cet hymne :

Mostaganem, pays de rêve,

Mostaganem, pays d'amour,

Laisse-nous t'admirer sans trêve

Et laisse-nous t'aimer toujours.

Que dire de plus sinon que l'album a 160 pages et plus de 200 photos noir et blanc et couleurs. Après un rappel de l'histoire de sa ville, l'auteur nous dit que Mostaganem, à la veille de l'indépendance, était la huitième ville d'Algérie par le chiffre de sa population mais elle était troisième pour sa situation financière. Le débarquement français avait eu lieu le 27 juillet 1833 et l'occupation de la ville par le général Desmichels le 28 au soir. Les superbes photos très évocatrices aideront beaucoup le lecteur à se souvenir.

Aviateurs en guerre, Afrique du Nord-Sahara 1954-1962,

par Patrick-Charles Renaud

Editions Jacques Grancher.

165 F + 25 F de port.

La guerre d'Algérie vécue par des aviateurs : missions très diverses allant de la sur-

veillance du territoire au sauvetage, évacuations sanitaires, engagements armés... Cet ouvrage – en 29 chapitres, 40 pages de photos hors-texte, 7 cartes – décrit de manière très documentée cette épopée du ciel et, comme le dit l'auteur, «durant huit ans, les équipages de l'Armée de l'air, de l'Aviation légère et de l'Aéronavale ont écrit dans le ciel africain l'une des dernières grandes pages de l'aviation française».

Pied-Noir d'où viens-tu ?

par Suzon Pulicani-Varnier

Editions Jean Crutcher, 1999. 130 F

«Ce texte, nous dit l'auteur, a pour origine une saga familiale écrite tout d'abord sans intention de la publier. Aujourd'hui, je souhaite d'autres lecteurs, notamment ceux qu'ont intéressés trois précédents ouvrages et les liens se rattachant aux personnages qui les animent. Tous, même les plus obscurs, ont existé, ils étaient de chair et de passion. Remontant le temps jusqu'à la limite du possible, j'ai rencontré le plus lointain d'entre eux en 1421... A partir de lui, j'ai suivi la chaîne continue des générations jusqu'au modeste chaînon de la mienne. Ce n'est pas à titre privé que ce texte me semble mériter l'intérêt d'éventuels lecteurs mais au regard de l'Histoire qui s'édifie à travers d'authentiques histoires.» Suzon Pulicani a ainsi tout dit. Il nous reste maintenant à lire ces histoires et à partager, comme si c'était la nôtre, la mémoire d'une famille de Pieds-Noirs.

Sans les honneurs de la guerre

par Alain Denis

Presses de la Cité, 1999. 110 F.

Sous forme de roman, l'amiral Denis met en scène des événements tragiques à travers l'histoire d'un amour entre deux jeunes gens. L'un est un officier de marine à la

SURMAR, la surveillance maritime, l'autre une fille de colon oranais, profondément attachée à sa terre natale. Ils seront en quelque sorte le symbole de la France et de l'Algérie dont la rupture est inéluctable. La forme romanesque permet une certaine souplesse dans le récit mais cet ouvrage s'appuie sur une bonne documentation. L'auteur, l'amiral Denis, après quarante-deux ans dans la Marine, est aujourd'hui président de l'Association pour la France maritime, dont le but est de contribuer au développement des vocations pour les métiers de la mer.

Alger et ses peintres 1830-1900

par Marion Vidal-Bué

Paris-Méditerranée, 12, rue du Renard, 75004 Paris. Prix de souscription jusqu'au 30 juin 2000. 380 F + 20 F de port.

A partir de la parution, en septembre, le prix sera 495 F.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un album relié sous jaquette cartonnée de 272 pages, de format 24-32, et comporte 350 illustrations en couleurs. Il est inutile de dire quelle fascination a exercée Alger sur les peintres qui ont eu la chance de s'y rendre, et ce depuis le jour où ces peintres ont pu découvrir la ville. Marion Vidal-Bué, elle-même née à Alger d'une famille présente en Algérie depuis cinq générations, a pu avoir accès à des collections privées et a bénéficié de l'aide de tous les amoureux de la ville. L'ouvrage, et c'est l'originalité de la démarche, montre bien la diversité des talents, qu'il s'agisse de voyageurs célèbres comme Delacroix, Fromentin ou Chassériau, mais aussi, et cela on le sait moins, de Renoir, Dufy, Friez, Maurice Denis, Marquet, Sintès, Chataud, Bouviolle, etc. On voit aussi les artistes nés dans le pays comme Emile Aubry, Eugène

Deshayes, Augustin Ferrando, Armand Assus, les peintres de la villa Abd-el-Tif. Très documenté, l'ouvrage situe, dans son introduction, les institutions et tout ce qui concerne la création artistique à Alger. Un dictionnaire des peintres (plus de 450 notices) complète ce remarquable ouvrage, remarquable tant par la forme que par le fond.

Le Onzième Commandement

par André Rossfelder. Gallimard, 150 francs. La vie d'André Rossfelder est un véritable roman. Il n'y manque rien, ni les aventures, ni les réussites scientifiques et, encore moins, le suspense. Français d'Algérie de la quatrième génération, il s'engage dans la résistance et manque de peu d'être fusillé. Deux ans plus tard, il est aspirant dans le 1er régiment de chasseurs parachutistes et c'est avec ce corps d'élite qu'il combat aux côtés de ses compatriotes d'Afrique du Nord pour la libération de la France et qu'il est blessé en Alsace. A son retour en Algérie, il est docteur ès sciences et géologie, et il est convaincu que le sous-sol algérien recèle de vastes ressources en hydrocarbures. Il participe activement aux premières prospections dans le sud de l'Atlas où le pétrole jaillit, ainsi qu'il l'avait prévu. Au 13 mai 1958, il est parmi les manifestants et assure le contrôle de la RTF à Alger. En 1960, il est aux côtés d'Albert Camus lors de son appel à la trêve civile. Après l'échec du putsch des généraux, il rejoint l'Italie et participe à la fondation du CNR avec Bidault et Soustelle tandis que l'Algérie est peu à peu livrée au terrorisme. Des milliers de ses compatriotes sont chassés, dépossédés, torturés, désespérés d'avoir été ainsi abandonnés. D'Italie, Rossfelder gagne la Californie. Près de quarante ans plus tard, après de longs voyages dans le Pacifique comme spécialiste de la géologie

sous-marine, il a découvert, comme au sortir d'une longue hibernation, une histoire réécrite que dément celle qu'il a vécue. Il décide alors de donner son témoignage au nom de ce onzième commandement que, nous dit-il, la nation a trop souvent oublié : «Tu resteras solidaire des tiens.» Un ouvrage très documenté, important pour la mémoire.

La pénétration saharienne 1906

Le rendez-vous de Taoudeni,

par Charles Cauvin. Edouard Cortier et Henri Laperrine. L'Harmattan, 70 francs.

En 1906, les espaces blancs sur la carte d'Afrique se font de plus en plus rares. La concurrence pour la découverte aiguillonne les explorateurs. Des officiers décident de monter des expéditions, l'une venue d'Algérie, l'autre de Tombouctou. C'est l'histoire de cette aventure que nous lisons ici, racontée par les auteurs eux-mêmes. Intéressante page d'une histoire assez peu connue.

Bab-el-Oued raconté à Toinet

par Jean Brune.

Collection France-Algérie, éditions Atlantis, Geltendorfer Sh. 17, D-86316 Friedberg. 70 F + 15 F de frais de port.

Une malencontreuse faute d'impression nous a fait publier pour ce livre un «télescopage» de deux articles. Veuillez nous le pardonner et trouver ici le véritable compte rendu de ce petit livre. En 1955, Jean Brune était journaliste à la *Dépêche Quotidienne* d'Alger, et ce *Bab-el-Oued* est un recueil des articles pleins d'humour et de fantaisie qu'il écrivait alors sur ce quartier tant aimé. Ce petit livre, qui nous réjouit par le talent de Jean Brune, est merveilleusement illustré d'une quantité de croquis savoureux qui ajoutent au plaisir de la lecture. ■

Le Génie de la Garet

Roger Frison-Roche

Ce génie, la Garet el Djenoun, a été l'un des premiers défis que le guide de haute montagne, le Chamoniard Roger Frison-Roche ait été amené à relever. C'était aussi son premier contact avec le Sahara et avec cette étonnante contrée qu'est le Hoggar. Superstition et escalade en pays des génies, voici ce que Roger Frison-Roche était venu proposer à la rédaction de la revue *Atlas*. Double chemin de mémoire, celui du guide de haute montagne qui se souvient et souvenir, pour moi, d'une rencontre avec un homme plus à l'aise au sommet d'un pic que dans un bureau parisien.

Voici un extrait du récit que m'avait confié Roger Frison-Roche. L'expédition alpine française du Hoggar comprenait, outre Frison-Roche, le capitaine Raymond Coche, Pierre Lewden, François de Chasseloup-Laubat et Pierre Ichac. Les voici affrontant le Génie redoutable de la Garet. J. L. H.



Roger Frison-Roche à l'époque de l'expédition.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, raconte le capitaine Coche, la terreur que cette montagne inspire aux Touareg. Placée en éperon au nord du Djebel Oudane, elle passe pour être le domaine des Génies et des Diables. Des tas de légendes courent les campements. Ne dit-on pas que sur sa cime se trouvent des jardins suspendus; qu'une femme mystérieusement belle, une déesse aux cent bouches, véritable sirène des sables, cherche à attirer les jeunes nobles. Par grand vent, le voyageur qui passe au pied recueille des feuilles d'olivier et des palmes emportées du sommet.

Le guide targui de l'expédition proteste...

— Mon Captan, il ne faut pas plaisanter avec les Djenoun. Je vais vous raconter l'histoire des deux jeunes gens qui voulurent eux aussi braver les Génies de la Garet :

«En ce temps-là, deux jeunes Touareg de la tribu des Issokhamara, nomadisant dans la Tefedest, se laissèrent entraîner, au cours d'une chasse au mouflon, plus loin que de coutume

à travers la montagne. Ils parvinrent ainsi au pied de la Gare. Depuis la veille, leurs chiens poursuivaient un énorme mouflon mâle. La bête traquée se réfugia au cœur de gigantesques éboulis. Oubliant les avertissements, les deux jeunes guerriers, tout à l'ardeur de la chasse, ne s'aperçurent pas qu'ils étaient arrivés au pied de l'énorme paroi rocheuse.

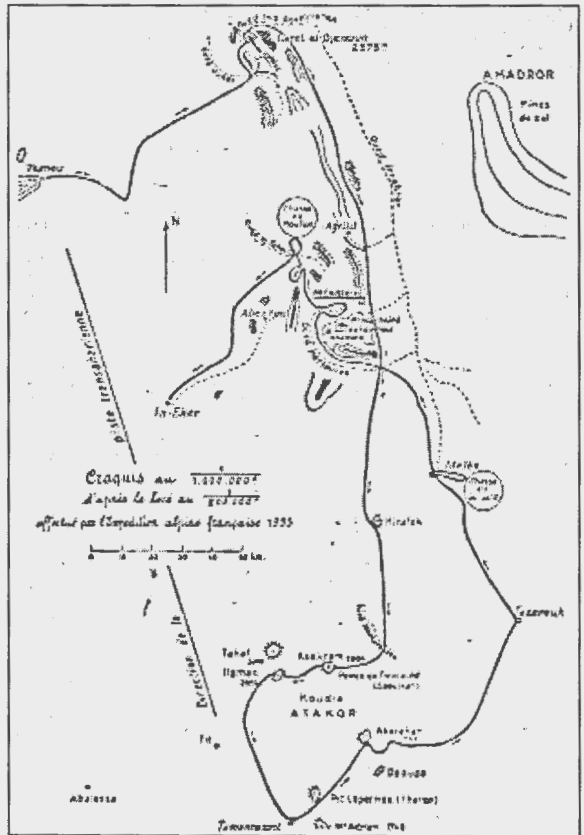
Le mouflon s'engagea dans un couloir; les chiens allaient l'acculer dans un creux de rocher lorsque, tout à coup, une énorme avalanche de pierres tomba entre la bête et ses poursuivants. Quand le nuage de poussière fut dissipé, le mouflon avait disparu et les chiens battaient en retraite, la queue entre les jambes, hurlant à la mort...

Surmontant la peur qui s'emparait d'eux, les Touareg, à leur tour, escaladèrent la cheminée. Au bout d'un instant, celui qui se trouvait en arrière vit, tournoyant comme une feuille morte, le corps de son compagnon passer par-dessus lui, pour aller s'abattre au pied de l'à-pic, quelque quatre cents mètres plus bas! (...)

L'autre est revenu huit jours après. Dans quel état! Son corps était resté sur terre, mais son âme l'avait quitté. Le malheureux balbutiait des phrases inintelligibles. Par moment, son regard reflétait tant de frayeur que les femmes fuyaient en poussant des cris perçants.

Le récit de cette aventure impressionne les participants de l'expédition qui se souviennent de ce que l'on raconte...

(...) Comment se fait-il qu'aucun avion n'ait réussi jusqu'à présent à survoler et à photographier la Gare? Chaque fois qu'un aviateur s'approche, la montagne se voile de nuages. Comment se fait-il que les autos tombent comme par hasard en panne en approchant la montagne?



Carte schématique du voyage de l'expédition Coche.

Comment se fait-il – et le fait est réel – que des montres de haute précision marchant depuis Alger se soient arrêtées brusquement en passant au pied de la Gare ?

Hoggar, terre mystérieuse...

C'est idiot, ces histoires de Djenoun. Ces contes me martèlent le cerveau... Une femme aux cent bouches... Le mouflon enchanté... et ces deux Touareg ! L'un revint fou, l'autre ne revint pas. Mais nous aussi nous serons deux... Si pourtant les Djenouns... Imbécile, des histoires de simples, tout cela.

Le capitaine Coche et Roger Frison-Roche sont bien décidés, malgré tout, à tenter l'aventure...

– Gare El Djenoun !

A plus de cent kilomètres s'estompe une chaîne de montagnes. Tout à l'extrémité, bien découpé à contre-jour par le soleil levant, un pic apparaît, bleuté. On dirait une grande table de pierre posée sur un soubassement. La vision est si lointaine que, de la montagne elle-même, on ne peut rien déceler. Puis tout s'efface et disparaît, noyé dans une brume ténue.

Gare El Djenoun ! La Montagne des Génies !

L'ascension débute et les difficultés de l'escalade font s'estomper les craintes. Coche et Frison-Roche approchent du sommet.

Une large vire, balcon sans parapet, dominant les abîmes de la face ouest, nous a conduits au plateau sommital. Il est sept heures cinq. Le sommet est tout proche, arrondi, bon enfant : un vaste plateau sableux, parsemé de fleurs et d'oliviers rabougris ; des roches moutonnées nous en séparent.

A sept heures trente, nous foulons le sommet nord. Une immense joie s'empare de nous, une joie folle, hystérique, qui coule dans nos veines, suinte par tous les pores de la peau, une joie si forte qu'elle ne s'extériorise même plus et que nous nous asseyons, abasourdis, abrutis, cherchant à réaliser ce qui se passe en nous.

Un grand vautour blanc, intrigué par nos allées et venues, resserre ses cercles sur nos têtes. Par moments, des rafales de vent le déplacent, l'aspirent, le rejettent, puis nous le renvoient, et nous apercevons sa tête crochue, son long cou dénudé de charognard.

– Trop tard, mon vieux, mes os ne seront pas pour toi.

Je ne puis mieux comparer la cime de la Gare qu'au pont désert d'un immense paquebot à l'ancre. Nous y sommes parvenus le long de ses flancs lisses, où des nids d'oiseaux de proie faisaient des ronds blanchâtres comme des hublots. Ainsi, quelquefois, des passagers attardés se hissent à la force des poignets le long des filins de chanvre pour ne pas rater le courrier qui doit leur faire traverser l'océan.

L'arête nord n'est qu'une gigantesque étrave, fendant la blancheur des sables et s'élargissant vers le sud jusqu'à l'infini, en replis moutonnants, en vagues de pierre figées pour l'éternité, sillage pétrifié d'une nef en délire. La Tefedest, royaume des légendes, terre mystérieuse et troublante...



Une halte au pied de la Garet avant l'ascension.

Nous naviguons en pleine Atlantide, sur le plus monstrueux vaisseau que l'imagination ait jamais pu enfanter. 800 mètres de la poupe à la proue, 300 mètres de babord à tribord. De tous côtés, l'à-pic fuit, sans rémission. Vers le nord et vers l'ouest, rien n'arrête le regard. La plaine de sable fin s'étale à perte de vue, avec ses petites garas noires et ses falaises alignées comme des bancs d'église. A l'est, le reg uniforme de l'Amadorr brille comme une coulée de métal en fusion à travers les échancrures d'une chaîne de montagnes inexplorées. Au sud, la Tefedest rejoint le Hoggar, que l'on devine hérissé de campaniles, à moitié noyé dans la brume.

C'est en vain que nous consultons l'altimètre. Complètement dérégulé, son aiguille affolée fait des écarts énormes, dernière vengeance de la Garet, qui nous cache son altitude.

A l'extrême limite de la pointe nord, nous élevons un grand cairn sur lequel flotte bientôt, joyeux, triomphant, le drapeau français. Puis nous entreprenons le tour du sommet. Descendant vers l'est, nous arrivons au bord d'une brèche extraordinaire, véritable coup de sabre, tranchant en deux, sur 800 mètres de hauteur, les à-pic de la paroi. Le centre du plateau est occupé par un pâturage où de maigres herbages alternent avec des résineux à petites fleurs

bleues et des oliviers nains. Un large couloir descend de la face est sur le versant de l'Irrahrar. Une gigantesque aiguille de granit, dix mètres à la base, cent mètres de hauteur, pointe au milieu de la paroi est.

– On dirait un sabre.

– Baptisons-la *Takouba*, c'est le nom du grand sabre targui.

– Un sabre à la dimension des Génies de la Garet.

– En fait de Génies, il n'y a pas beaucoup d'habitants ici. Tant pis, nous n'aurons pas trouvé la femme aux cent bouches.

Cependant, depuis quelques instants, Coche et moi, avons la désagréable sensation d'une présence autour de nous... *On* nous regarde... *On* nous observe. Nous sommes assis sur un rebord du côté droit du couloir, Coche dessine. Je prends des notes. Nous nous faisons part de nos sentiments, mais nos pensées sont les mêmes.

Qui peut nous regarder ? Un Djenoun ? Antinéa ? La reine énigmatique viendrait-elle en personne nous demander son inscription au Club alpin ?

Cependant, *on* nous regarde ; j'en suis certain.

Lentement, très lentement, j'ai relevé la tête et j'ai vu...

Sans quitter des yeux l'apparition, j'ai murmuré tout bas à Coche :

– Regarde !

Sur l'autre rive du couloir, dressé sur un gros bloc, se détachant au bord de l'à-pic, immobile, énorme, hiératique, un mouflon nous observait. Une bête magnifique aux énormes cornes rejetées en arrière et de côté. Une barbe fluviale s'étalait sur son poitrail gris clair, une barbe blanche, très blanche, descendant jusqu'aux genoux et se confondant avec les manchettes de ses pattes ; très intrigué, le mouflon nous fixait de ses yeux saillants, deux gros yeux jaunes qui paraissaient sans vie.

Le Mouflon aux Yeux d'Or !

– Le Génie de la Garet, c'est lui, dis-je à Coche, as-tu vu son regard étrange ?

– Animal ou génie, ce mouflon n'a jamais vu d'homme. Essaie de le photographeur !

Pendant ce palabre, l'ermite de la Garet a disparu derrière un amas de blocs.

Une courte poursuite s'engage. Chaque fois que j'arrive à quelques mètres de lui, le mouflon repart d'un trot élastique pour s'arrêter quelques mètres plus loin et se retourner. Je réussis à prendre une première photographie à vingt mètres de distance. Ce n'est pas suffisant ; j'essaie d'approcher plus près. Coche me rabat la bête, et celle-ci, voyant sa retraite coupée, escalade posément une petite tour de granit. J'en fais autant. Au sommet, nous nous trouvons nez à nez, barbe à barbe. Je pourrais en tendant la main, caresser les poils soyeux de la bête ; mais celle-ci trouve que nous exagérons et dégringole par une succession de bonds, du perchoir où nous avons fait connaissance.

Le vieil ermite est complètement dégoûté. Où promènera-t-il dès lors ses rêveries solitaires ? ■

Qui est-il, ce Zouave du pont de l'Alma ?



Le personnage
Est connu :

Zouave de l'Alma
Ou du pont, il indique
Une crue quand il
A les pieds dans l'eau
Voire les genoux
Et là on peut s'inquiéter.

D'autres soldats
Un grenadier, un artilleur

Puis un chasseur à pied
Ont tenu compagnie
Naguère à notre zouave
Tous de belle pierre.

De ces compagnons
Et l'on ne sait pourquoi

L'un d'eux resta
Au pont de l'Alma.
Le seul, le vrai Zouave
Merveilleux symbole d'une
Armée disparue.

Oui, il a bien existé, ce Zouave du pont de l'Alma, ce mythique soldat à l'allure fière dans un rôle de gardien des crues. Il avait même un nom : Louis Gody. Il était né dans le Nord, à Gravelines, et son père était marbrier, tailleur de pierre. On le voit à Constantine, au 3^e Zouave, il se distingue en Crimée à la bataille de l'Alma, il participe aux campagnes d'Italie, à Magenta, Palestro, pour quatre ans, et il est fait prisonnier par les Prussiens à Sedan. Enfin, après une reprise de service au 106^e d'infanterie, il rentre chez lui avec les galons de sergent et meurt dix-huit ans plus tard, dans son lit. C'est Napoléon III qui le choisit pour sa belle attitude dans les combats et son allure martiale. Il le propose au sculpteur dijonnais Diebolt. La petite histoire raconte que chaque pose lui rapporta un louis de 20 francs.